Meinecke, M., *Die Mamlukische Architektur in Agypten und Syrien.*

J. J. Augustin GMBH, Gluckstadt, 1992, 21 × 30 cm, 2 vol.

Ce magnifique travail est présenté en 2 volumes. Le premier consacré à la genèse, au développement et aux réalisations de l'architecture mamelouke, comprenant 211 pages d'étude coupée par 155 plans de monuments (tous ramenés à la même échelle), la liste des publications auxquelles ont été éventuellement empruntés ces plans, les crédits photographiques, une liste des abréviations, une bibliographie (soit en tout 243 pages de texte), et 142 planches photographiques. Le second volume (576 pages) est occupé par le recensement des opérations de construction à l'époque mamelouke, et un index des noms de lieux, des personnes et des termes architecturaux.

L'avant propos (p. IX à XIV) retrace l'historique du travail qui s'est déroulé entre 1969 et 1977. Se donnant d'abord pour but de continuer l'œuvre de Creswell, M.M. met l'accent avec raison sur sa pratique de la recherche : il s'est imposé d'étudier la suite des monuments dans l'ordre chronologique de leur construction. Il s'est imposé également d'étendre son enquête à toute l'aire géographique qui pouvait avoir été concernée par le rayonnement de l'art mamelouk : Syrie, Liban, Turquie, et non sans mal, la Palestine. Le Hedjaz et le Yémen ont été laissés de côté.

L'introduction fait le bilan sur ce qu'étaient les études sur l'art mamelouk lorsqu'il a entrepris de se lancer dans ce vaste projet. Alors que plus de 500 monuments subsistent pour cette époque (les monuments des trois capitales « syriennes », Jérusalem, Damas et Alep, environ 60 pour chacune, constituant un total qui approche seulement le total des monuments de la capitale égyptienne), l'étude globale n'était pas faite. Les études les plus remarquables (en particulier celle de Burgoyne pour Jérusalem) étaient restées cloisonnées, rendant ainsi impossible la connaissance de l'architecture mamelouke dans son ensemble, comme si elle était simplement une impasse entre l'art seldjoukide et l'art ottoman. Le travail ne pouvait se fonder d'ailleurs sur les seuls monuments existants et seule l'enquête textuelle, sans doute non exhaustive, de V. Meinecke-Berg qui devait répertorier 2 279 opérations de construction, allait pouvoir permettre de comprendre l'importance de cette période et de replacer l'art mamelouk dans la suite de l'art arabe, en faisant ainsi comprendre qu'il en constituait l'apogée... Au centre du phénomène, le développement exceptionnel du Caire où convergent et d'où refluent les artisans et les techniques, avec plus ou moins de vigueur selon les crises et les périodes de prospérité, permettant aux écoles provinciales de s'individualiser parfois, de concourir souvent à des floraisons architecturales nouvelles de l'art de la capitale qui en diffusait ensuite les techniques et les conceptions.

L'ouvrage est divisé en 8 chapitres fortement et logiquement structurés. Les premier « Les débuts de l'art mamelouk en Égypte. L'école égyptienne locale du milieu du XIIIe siècle », très bref (p. 8-11), montre les commencements modestes de l'architecture d'époque mamelouke, encore strictement égyptienne, qui ne laissent pas prévoir ce qui va advenir. On est avant l'extension du régime mamelouk à la Syrie.

C'est cette extension qui est fondatrice, examinée dans le second chapitre « La renaissance de l'ancienne architecture islamique sous Baybars » (p. 12-40). M.M. montre comment Baybars mène une politique de restauration des organes de défense et des lieux de culte (de taille volontairement modeste), de construction de ponts et d'aménagements de canaux. En Syrie, négligeant Alep et Hama, il concentre ses efforts sur Damas et Jérusalem. Il construit surtout au Caire. La mobilité des gens du bâtiment, que M.M. excelle à détecter tout au long du livre, montre une organisation centrale de la construction à partir du Caire. Une synthèse nouvelle apparaît en Égypte et en Syrie (dont le rôle est très important), dans le prolongement de la tradition architecturale arabe.

Cette époque de grande impulsion fondatrice est suivie par une période où la volonté du pouvoir initiateur de cette grande synthèse artistique s'affirme moins. Le troisième chapitre (p. 41-57) s'intitule en effet « Le développement d'un style local sous Qalāwūn et ses successeurs (1279-1310) ». Le foyer de l'activité architecturale reste la capitale mamelouke où se fait sentir dans la construction l'influence de l'architecture des Croisés, voire de l'art gothique contemporain, tandis que la décoration dominée par le stuc, doit bien faire admettre le travail d'artisans de l'Occident musulman ou de l'Iran. Mais le fait nouveau est la reprise des traditions locales dans les provinces syriennes, moins directement soumises à l'influence du Caire : à Damas ; à Alep, ou après le passage des Mongols, on commence à remettre en état quelques monuments et où on perçoit également les effets de la proximité des Croisés ; à Tripoli qui est reconstruite à 2 km du site initial abandonné parce que trop exposé.

« L'apogée sous al-Nāṣir Muḥammad (1310-1341) » constitue le sujet du quatrième chapitre (p. 58-105). L'activité architecturale ne fait qu'égaler à peu près celle de l'époque fondatrice de Baybars, mais les réalisations sont d'une remarquable qualité, et elles s'étendent au delà de la capitale impériale et des grands centres provinciaux. D'abord les constructions de mosquées, rendues nécessaires par l'augmentation de la population, où s'expriment les différents styles locaux et où sont utilisés des modules de construction, solutions différentes selon les traditions architecturales des différentes villes, pour répondre aux besoins : au Caire ; à Damas ; à Alep dont les artisans interviendront à Hébron, Hama, Tripoli, Jérusalem. Les minarets prennent des formes particulières selon les régions. Les techniques du décor architectural des

BCAI 16 (2000) Meinecke M. : Die Mamlukische Architektur in Agypten und Syrien, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

provinces syriennes se retrouvent dans les monuments cairotes, puis retournent vers leur lieu d'origine avec les équipes d'artisans qui se déplacent et qui ont enrichi leur répertoire au cours de leur séjour dans la capitale. On détecte, aussi au Caire, le travail de faienciers ilkhanides venus d'Iran. Dans une époque où moins de ressources doivent être consacrées aux constructions de défense, du fait de l'effondrement mongol, plus de ressources peuvent être consacrées aux infrastructures urbaines (amélioration de la distribution d'eau, hôpitaux, caravansérails), même pour des villes secondaires. Reste que la moitié des constructions attestées (216) concernent Le Caire ; Damas sous Tankiz reste loin derrière, et encore davantage Alep, Tripoli, Safad, Hama. Un effort est fait pour les villes de pèlerinage : Jérusalem (en troisième position après Le Caire et Damas), la Mecque et Hébron.

On comprendra que cette floraison ait conduit à « L'internationalisation de l'architecture mamelouke après al-Nāṣir Muḥammad (1341-1387) » qui est le cinquième chapitre du livre (p. 106-152). Le phénomène ne cède guère en signification au développement architectural proprement mamelouk de la période précédente. La prépondérance de l'activité cairote ne se maintient que jusque vers le milieu du siècle. Ensuite, les provinces syriennes apparaissent plus actives avec, dans l'ordre, Alep, Jérusalem, Damas. À partir de 1349 les pestes vont faire sentir leur effet. Le rôle central du Caire reparaît cependant avec le grand projet de construction de la madrasa de Malik al-Nāṣir Ḥasan, qui attire a nouveau dans la capitale des artisans syriens, et d'autres venus de plus loin, au moins influencés par l'architecture et les techniques de décoration de Tabriz : le décor de stuc se retrouve. Lorsque la construction, top ambitieuse, doit s'arrêter en 1359, les artisans doivent chercher d'autres lieux de travail, et ils vont répandre ainsi l'art mamelouk. D'Alep qui prend la première place dans les activités de construction en Syrie, des artisans exportent les formules de l'art mamelouk en Asie mineure, contribuant par là à la naissance de l'art ottoman ; mais on trouve aussi les traces du rayonnement mamelouk en Haute Mésopotamie (Mardin, Hisn Kayfa) et jusqu'en Asie centrale (avec la coupole du Gūr-i Amīr, le tombeau de Tamerlan à Samarkand, en 1403-1404).

Ce grand épanouissement unitaire de l'architecture mamelouke, dans un ensemble fortement structuré par l'activité de la capitale grâce aux allers et venues d'équipes d'artisans, s'est-il maintenu par la suite ? La structure des deux derniers chapitres peut inviter à répondre par la négative, puisque le sixième chapitre est consacré à « L'architecture cairote depuis l'avènement de Barqūq » donc de 1382 à 1517 (p. 154-179), ainsi distinguée de celle de « La Syrie, de l'invasion de Tīmūr à la conquête par les Ottomans (1400-1516) », qui est étudiée dans le chapitres sept (p. 180-201). L'architecture cairote durant cette période garde pourtant la première place : elle est sans rivale dans le reste du monde musulman. Il reste que M.M. calcule qu'entre 1382 et 1468 (date de l'avènement de Qāytbāy) soit en 88 ans, on n'a pas construit beaucoup plus que sous le troisième sultanat d'al-Nāṣir Muḥammad, soit 32 ans, avant qu'une nouvelle floraison se manifeste pendant un demi-siècle sous Qāytbāy et Ghawrī. Par ailleurs, les temps de construction des monuments s'allongent et sans doute les techniques sont moins éprouvées, ce qui entraîne de nécessaires reprises de construction. M.M. étudie l'évolution des dispositions architecturales dans les madrasas et des mosquées, l'apparition des ensembles complexes et multifonctionnels (mausolées, ribats pour les soufis, sabils, kutâbs, madrasas). Une influence ottomane apparaît dans certains monuments, mais on constate également avec les constructions de la fin du règne de Qāytbāy, l'assimilation de formes architecturales syriennes : voûtes, minarets carrés (à multiples clochetons). L'influence iranienne continue de se faire sentir dans le stuc coloré et la décoration de coupoles, ici réalisées dans la pierre. M.M. qualifie de quasi-baroque une courte période (entre 1474 et 1481) qui n'a pas de suite car le pouvoir envoie alors, à Jérusalem et ailleurs dans les provinces, les ateliers qui travaillent au Caire. Il s'agit là d'une nouvelle éclosion architecturale qui se poursuit sous Ghawrī, avec une qualité moindre que sous Qāytbāy, assez impressionnante pourtant, pour qu'en 1517 Sélim ait souhaité faire construire à Istanbul une madrasa semblable à celle de Ghawrī.

En Syrie, l'invasion de Tamerlan en 1400 (destructions urbaines, déportation d'artisans vers Samarkand) ralentit pendant plusieurs dizaines d'années une vie architecturale qui, à Alep surtout, mais aussi à Damas, était alors plus active que dans Le Caire de Barqūq. La reconstruction d'Alep se fait lentement pendant la première moitié du siècle, et c'est seulement dans le dernier quart du xve siècle que l'école alépine retrouve sa vitalité, occupée davantage à l'extension des infrastructures urbaines (khans, fontaines, bains) qu'à la construction d'édifices religieux (de taille moindre que celle des khans). Les artisans alépins interviennent en Anatolie, chez les Dhulqârides et les Ramadanides (à Mar'ash et Adana). À Damas dont l'activité vient en seconde position après Alep, les destructions mongoles ont été moins importantes. Le style architectural y est plus varié, la décoration plus riche. Il y a donc à nouveau une école de Damas dont les artisans, vers la fin de l'époque mamelouke, sont souvent appelés à intervenir hors de Damas, ce qui contribue à expliquer pourquoi la ville elle-même ne connaît pas beaucoup de constructions nouvelles.

En effet, on doit constater qu'avant l'avènement de Qāytbāy (1468), les échanges entre Le Caire et les villes de province, et entre les villes de province elles-mêmes (Alep et Damas par exemple) s'étaient affaiblis. Mais tout change sous Qāytbāy (1468-1496) qui lance un énorme programme de constructions en Égypte, en Syrie et dans les villes de pèlerinage (Jérusalem, la Mecque, Médine) donnant naissance à une activité qui n'a d'égale que celle initiée par

BCAI 16 (2000) Meinecke M. : Die Mamlukische Architektur in Agypten und Syrien, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Baybars. Ces constructions, dont peu subsistent dans les provinces, sont en relation étroite à nouveau avec l'architecture du Caire d'où sont envoyées les équipes d'artisans nécessaires, du Caire mais aussi de Damas, ce qui explique au Caire comme à Damas, la forte réduction des activités de construction dans ces deux villes à partir des années 1480, alors qu'après le sultanat, de gros travaux reprennent au Caire, les équipes d'artisans cairotes étant rentrées des provinces. La même politique est suivie par Ghawrī qui après l'achèvement de son complexe cairote en 1504, lance lui aussi un vaste programme de constructions militaires (comme Qāytbāy déjà face au danger ottoman), charitables et religieuses. Le système des « ateliers mobiles » sous Qāytbāy et Ghawrī a donc recréé un style architectural commun dans tout le domaine mamelouk à la veille de la conquête ottomane (et cela eût sans doute mérité un chapitre à part).

Le dernier chapitre (p. 202-211) étudie « La survie des écoles du Caire, Damas et Alep après l'occupation des pays par les Ottomans ». Ces écoles vont en effet demeurer fidèles au répertoire de la dernière floraison mamelouke de la fin du XVe et du début du XVIe siècles. Après la conquête et la déportation à Istanbul d'artisans du Caire (et l'enlèvement d'éléments décoratifs), on doit constater que les apports mamelouks n'entrent pas vraiment dans le répertoire de l'architecture ottomane, ne serait-ce qu'en raison du retour des déportés en 1520. En sens inverse, les traditions mameloukes se maintiennent au Caire, à Damas (en dépit des constructions de type ottoman par Soliman le Magnifique au milieu du XVIe siècle) et même à Alep où, comme à Damas, vers le milieu du XVIe siècle, l'influence ottomane se fait sentir et où, plus qu'à Damas, le legs mamelouk semble alors abandonné. Partout il reparaît cependant vers la fin du XVIe siècle, à partir du moment où l'empire ottoman voit ses forces décroître, et sa puissance d'intégration diminuer. Les traditions mameloukes resurgissent donc par la suite dans des réalisations de moindre qualité dans lesquelles M.M. perçoit moins une architecture ottomane provinciale que la phase finale de l'architecture mamelouke elle-même.

On ne peut qu'admiratif devant une si belle étude qui est la première à donner toute sa place à l'architecture mamelouke. On doit saluer l'énorme travail qu'elle représente. Elle n'a été possible qu'après un patient travail de relevé des formes architecturales d'une part, des indications livrées par les textes d'autres part, rassemblées par V. Meinecke-Berg dans le second volume, et du patient va et vient entre les indications des textes et l'analyse des monuments subsistants. De ce point de vue elle nous paraît exemplaire et les travaux de M.M., trop tôt disparu, constituent un apport capital à l'histoire de cette architecture. L'exploitation systématique des waqfs du Caire ou de la littérature historique (on pense à la littérature historique syrienne) encore inédite pourra peut-être modifier nos idées à nouveau sur le rythme des constructions, mais il est trop tôt pour l'affirmer. Peu de réserves sont à faire sur la méthode d'enquête de M.M. Il est clair que pour assigner une place à tel monument dans cette abondante production architecturale, il doit privilégier parfois un élément « indicateur » (cf. p. 46, la coupole) pour constituer une série, et on peut se demander si dans cette démarche nécessaire, l'attention très minutieuse accordée au décor ne finit pas par suffire à M.M. pour classer le monument étudié (cf. p. 116, 127-128, 185). On peut aussi se demander si, dans l'interprétation des plans adoptés pour les monuments, la place disponible sur le sol urbain, voire le tracé des rues préexistantes, sont assez pris en considération (p. 155, 156, 171, 190).

Mais il semble que les vraies objections qu'on peut adresser à ce très impressionnant ouvrage sont d'un autre ordre. M.M. s'est efforcé de montrer avec succès que l'architecture mamelouke pouvait être considérée comme le développement ultime de l'architecture arabe. Au Moyen Orient, deux régions n'ont cependant pas vraiment été prises en compte, le Hedjaz sur lequel il y a des publications séoudiennes, et le Yémen, pour lequel on doit signaler l'important ouvrage récent de R. Guinta, *The Rasulid Architectural patronage in Yemen. A Catalogue* (Istituto Universitario Orientale, Napoli, 1997). Un autre grand absent, est l'Occident musulman, même s'il est vrai que, par son titre, cet ouvrage ne devait porter que sur l'Égypte et la Syrie, cette absence explique sans doute l'attention relativement réduite apportée à l'étude des stucs (p. 44, 47), et l'absence de toute attention aux influences de l'architecture mamelouke sur le Maghreb [(1)]. La thèse de M.M. en eût pourtant été confortée.

Il y a, d'autre part, ans cet ouvrage, le choix de laisser de côté de façon systématique l'architecture civile. Non que M.M. omette de mentionner, par exemple, les palais mamelouks du Caire (p. 103), mais à aucun moment, dans l'analyse des plans de monuments religieux en particulier, il n'est envisagé que la disposition des maisons du Caire, de Damas ou d'Alep puisse fournir la clé pour interpréter plans de certaines madrasas et mosquées [(2)], et cela a de nombreuses reprises (p. 8, 37, 44, 54, 64, 73, 75, 79, 113, 116, 124, 149, 172, 191, 196, 197, 199), ce qui conduit M.M. à l'établissement d'une typologie des constructions, qui nous semble inexacte (p. 155, 156, 159, 162), et finalement à un certain désintérêt pour l'architecture lorsque c'est l'architecture civile qui triomphe dans les constructions complexes de la fin du XVe et du début du XVIe siècles (par ex. p. 185). Nous avions déjà signalé ce défaut dans l'étude faite par un de ses élèves, sur

(1) Cf. J.-Cl. Garcin, « Le Caire et la province. Constructions au Caire et à Qûs sous les Mamelouks Bahrides », *Annales islamologiques* 8, 1969, p. 47-61, dont p. 58-59 et pl. VIII.

(2) Cf. L. Golvin, « Madrasa et architecture domestique », dans *L'habitat traditionnel dans les pays musulmans autour de la Méditerranée*, J.-Cl. Garcin et J. Revault (éd.), IFAO, Le Caire, 1990, t. 2, p. 447-458.

BCAI 16 (2000) Meinecke M. : Die Mamlukische Architektur in Agypten und Syrien, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'architecture mamelouke de Ghazza [3]. Et pourtant la démonstration qu'une architecture civile qu'on ne peut soupçonner d'être « étrangère » formait une des composantes de l'architecture mamelouke eût aussi conforté la thèse de M.M. sur la place de cette architecture, qui est loin d'être encore acceptée par tous [4]. Il reste que la synthèse présentée par M.M. est remarquable, et que ce livre doit être reconnu comme un grand ouvrage qu'une traduction en français ou en anglais rendrait accessible à un plus grand nombre de chercheurs.

Jean-Claude Garcin
Université de Provence

(3) Cf. *Bulletin critique* 11, 1994, p. 215-217.
(4) Cf. par exemple, I.M. Lapidus, « Mamluk Patronage and the Arts in Egypt : Concluding Remarks », *Muqarnas* 2, 1984, p. 173-181.

BCAI 16 (2000) Meinecke M. : Die Mamlukische Architektur in Agypten und Syrien, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net